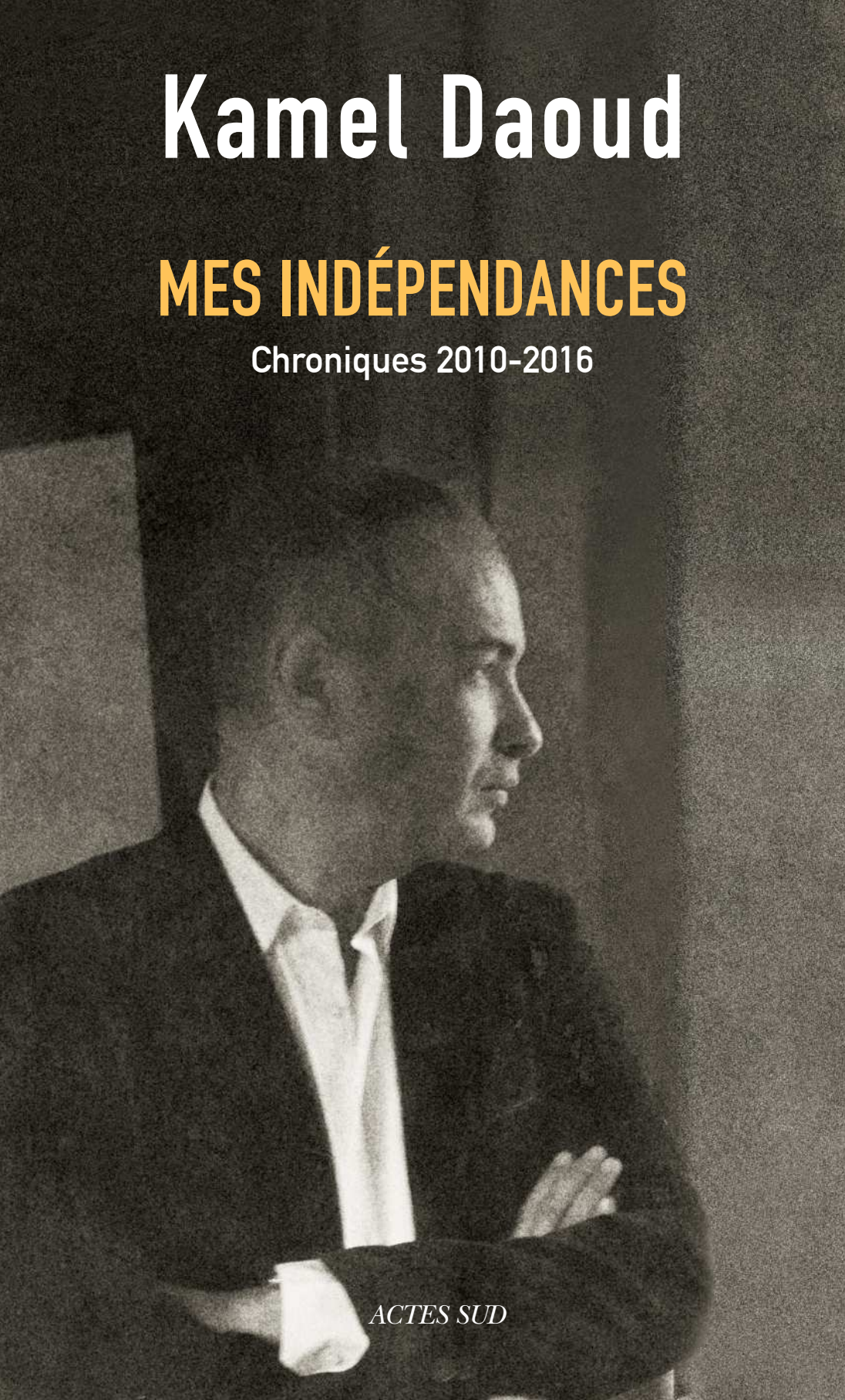
Kamel Daoud

MES INDÉPENDANCES

Chroniques 2010-2016



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Journaliste depuis une vingtaine d'années, Kamel Daoud a tenu pendant quinze ans dans *Le Quotidien d'Oran* la chronique la plus lue d'Algérie, tout en collaborant à divers médias en ligne et en écrivant occasionnellement pour la presse étrangère. Concernant la période 2010-2016, il a ainsi signé près de deux mille textes – d'abord destinés au public algérien puis, sa notoriété grandissant, de plus en plus lus dans le monde entier –, dont cent quatre-vingt-deux ont été retenus pour ce recueil. Ce rythme effréné donne son souffle et son esthétique à l'ensemble.

Qu'il brocarde l'islam politique ou la déliquescence du régime algérien, qu'il embrasse l'espoir suscité par les révolutions arabes ou qu'il défende la cause des femmes, c'est d'une plume originale, imagée, percutante et engagée. Car Kamel Daoud a érigé la chronique en exercice de style, en art de tendre un miroir à ses contemporains tout en s'interrogeant jour après jour, avec ou malgré l'actualité, sur l'homme, les dieux et les libertés.

KAMEL DAOUD

Né en 1970 à Mostaganem, Kamel Daoud vit à Oran. Il a reçu en 2016 le prix Lagardère du meilleur journaliste de l'année. Son roman Meursault, contre-enquête *(Actes Sud, 2014, Goncourt du premier roman 2015) lui a valu une consécration internationale.*

DU MÊME AUTEUR

LA PRÉFACE DU NÈGRE, Barzakh, 2008 (prix Mohammed-Dib) ; Babel n° 1291.
LE MINOTAURE 504, Sabine Wespieser éditeur, 2011.
MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE, Barzakh, 2013 ; Actes Sud, 2014 (prix Goncourt du premier roman, prix des cinq continents de la Francophonie, prix François-Mauriac, prix Liste Goncourt/Le choix de l'Orient, prix Liste Goncourt/Le choix roumain, prix Liste Goncourt/Le choix serbe, prix des Escales littéraires d'Alger) ; Babel n° 1386.

Photographie de couverture : Kamel Daoud, 2014, DR

© Éditions Barzakh, Alger, 2017
© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-07522-4

KAMEL DAOUD

Mes indépendances

Chroniques 2010-2016

ACTES SUD

Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage quelques repères contextuels auxquels se reporter si besoin.

À ma femme, debout dans mes orages.

À Brahim H., car rêver c'est aussi construire.

LE FUGITIF
*par Sid Ahmed Semiane**

Alger, 1996.

Kamel Daoud. J'avais d'abord cherché le numéro de téléphone de la rédaction du *Quotidien d'Oran*, son journal. Je voulais lui dire mon admiration pour sa musique. Elle était nouvelle. Ce que j'aime le plus dans une écriture, c'est la musique. La note bleue. Et lui avait percé le secret de la trompette. Le mystère du be-bop des mots. Je ne l'avais pas trouvé au bureau ce jour-là. J'avais laissé un message en espérant qu'il lui parvienne. Il a eu l'élégance de rappeler. Nous avons échangé quelques généreuses amabilités. Nous exercions alors le même "métier" de chroniqueur. Lui à Oran, que l'héritage jacobin avait confiné dans le mépris d'une lointaine province, et moi à Alger, capitale prétentieuse engloutie par le feu des attentats et le couvre-feu des potentats. Ensuite, je ne sais plus. Je n'arrive pas à me souvenir de notre rencontre – trop floue, trop lointaine –, de cette première poignée de main, celle qui allait sceller une fraternité résistant aux vicissitudes du temps, aux polémiques qui fâchent, à la gloire qui grise, aux incompréhensions des mots… C'est à cause de la guerre, je crois. Une guerre, ça brouille tout, ça génère de la confusion dans le souvenir. Ça fragmente le passé en séquences chaotiques et inconciliables. Je me suis juste souvenu que c'était la guerre. C'est ce qui prédominait alors. C'est ce qui enveloppait

* Né en 1971 à Alger, Sid Ahmed Semiane est considéré comme un des premiers grands chroniqueurs de la presse moderne algérienne. Il a quitté le journalisme en 2002 pour se consacrer à l'écriture, à la photographie et au cinéma. Une sélection de ses chroniques a été publiée en France sous le titre *Au refuge des balles perdues* (La Découverte, 2005).

nos vies. Une atroce guerre. Civile ? Contre les civils ? Ou peut-être même *avec ?* Personne n'a su la nommer, la définir, la cerner. Elle était sans nom. Absurde, comme toutes les autres, mais elle se singularisait par un raffinement absolu dans l'horreur et l'ignominie. Elle était un peu l'arrière-cour de celle qui se déploie actuellement sous nos fenêtres et qui fait de l'audience dans nos postes de télévision, certes à une échelle un peu plus ample et avec des répercussions plus tragiques pour la survie des hommes et de l'Histoire. C'est à ce moment-là que cet homme, Kamel Daoud, sorti d'un village silencieux (pour suivre des études de lettres), fait son apparition pour braver le temps et la folie des hommes et faire vœu de parole ; frêle silhouette, presque aussi frêle que son âge : un peu plus de vingt ans. L'âge de toutes les outrances. C'est peut-être aussi cette outrance présomptueuse – avec le vide que créa la violence – qui permit à Kamel Daoud de dire à la place de quelques aînés plus madrés (rendus muets par l'horreur) ; de faire de cet acte de dire son métier à tisser du verbe. Parce que c'est ce qu'il fait, c'est ce qu'il fit : il dit.

C'étaient les années 1990. Un autre siècle. Cette guerre allait cliver davantage le pays, le fragmenter un peu plus. Nous étions des gueules cabossées et chacun y allait de sa propre vertu, réelle ou supposée, créant ainsi, chacun, ses propres outils d'analyse. Creusant des tombes autant que des tranchées de pensée. Des tranchées de vérité exiguës : laïcs, islamistes, athées, nationalistes, féministes, troufions, barbouzes, affairistes, communistes, Kabyles, Arabes, francophones, Amazighs, coranistes… corrompus… réconciliateurs, éradicateurs. Janviéristes. Anti-constitutionnalistes. Conservateurs, progressistes, réactionnaires…

De la pensée unique – érigée en dogme, nous n'avions pas eu suffisamment de temps pour sauvegarder les règles élémentaires du dur métier de la pensée plurielle à laquelle nous aspirions tant –, nous sommes passés pieds et poings liés au désastre d'une pensée fragmentée. Décomposée. Désintégrée. La pluralité des idées est unie par un socle commun qui fait un tout. Ce socle avait rendu l'âme. Il n'y avait plus rien pour faire un tout, et tout était réuni pour que rien ne soit. Plus aucune pensée ne se rattachait à l'autre. Comme des particules dans l'univers, une errance cosmique dans le vide. Sans chute, juste avec des risques

de collisions tragiques. La violence avait réussi à creuser autant de tombes pour les morts que pour les vivants.

La parole n'était pas considérée comme un point de vue seulement, elle s'apparentait à un positionnement "belliciste" dans la géographie de la mort. Chacun rendait responsable l'autre de ce qui n'était pas censé relever de sa responsabilité. Et comment dire ? Comment écrire ? Comment penser l'impensable ? Comment créer sa propre "musique" dans ce vacarme ? Kamel Daoud se jeta dans cette arène folle, à ce moment précis où le seul "bien vacant" était le marché de la mort. *Morituri*…

Il est nécessaire de saisir ce moment de l'histoire pour mieux comprendre la complexité de Kamel Daoud, de contextualiser la naissance de cet écrivain en devenir dans l'étrange monde de l'écriture. C'est ce qui va déterminer tout le reste de son parcours. Parce que ses chroniques n'étaient pas seulement une analyse politique, un coup de gueule éditorialiste, comme le sont souvent les chroniques dans le monde de la presse, plus aptes à créer de la proximité avec l'idéologie qu'avec l'art. Non. Ses chroniques alliaient l'esprit à l'humour, la noblesse des lettres à la vulgarité morbide de l'actualité, la colère à la légèreté, la réflexion littéraire à la prise de parole politique. Et il le fit pendant presque vingt ans. Chaque jour. Une moitié de vie consacrée à cet exercice aussi exaltant que périlleux. Créer de la pensée quotidiennement. Créer du sens. De la visibilité. Danser sur les cadavres, sans piétiner les morts. Quel drôle de métier. D'ailleurs est-ce réellement un métier ? S'amuser à refaire le monde chaque matin, le porter comme Atlas, comme Sisyphe… dans un recommencement sans fin ? Et d'ailleurs, peut-on créer de la pensée chaque jour ? C'est à cette terrible équation qu'il sera confronté en observant le monde quotidiennement.

"Diagnosticien du présent." La formule est de Michel Foucault, il aimait se qualifier ainsi. J'aime cette formule mais telle que l'entendait Foucault, c'est-à-dire dans la complexité de cette notion soucieuse du présent, pas dans son apparente simplicité. Le présent pas comme la présence d'une actualité immédiate. Le présent "comme ce qui est en train de se passer, de passer… ce qui en train de se transformer et que l'on ne sait pas encore voir". Kamel Daoud est peut-être ce "diagnosticien du présent".

Un diagnosticien lucide, parfois agaçant, parfois percutant, parfois lumineux, parfois troublant… D'où son intérêt intellectuel. Il a cette capacité rare de vous faire dresser les cheveux sur la tête mais aussi de dire à votre tête de chercher plus loin d'autres pistes de réflexion. D'autres possibles. Il a ce talent de créer sa propre pensée autant que de pousser les autres à créer la leur pour s'opposer à la sienne, avec acharnement le plus souvent.

Ici plus qu'ailleurs. Jamais intellectuel n'aura suscité autant de clivages. Autant d'enthousiasme et autant de haine. Rien ne lui aura été épargné. Particulièrement depuis 2014-2015. L'année de la sortie de son roman, *Meursault, contre-enquête.* L'année de la consécration internationale. Un pays qui échoue craint la réussite. La réussite est suspecte. Surtout quand elle est homologuée ailleurs. Elle n'est pas une norme admise, mais une exception imprévue. Et ce qui est imprévu perturbe la perception collective. Et si la réussite d'un homme célébré dans le monde devient suspecte, Daoud lui-même devient du jour au lendemain suspect à son tour. Sa réussite est trahison plus que sa parole, fût-elle moins controversée. Les résidus de l'ancien temps qui rabotait les hommes en modèle unique en leur rappelant qu'il n'y a "qu'un seul héros, le peuple" ont la peau dure.

Aucune perfidie ne lui aura été épargnée : "harki"… "apostat"… "sioniste"… "hérétique"… "agent de la France"… "suppôt de l'Occident"…

Cologne, *Palestine*, *Algérie*, *Islam*, *dictatures arabes…* À la moindre de ses déclarations, au moindre frémissement de lèvres, des armées de soldats se positionnent en peloton pour mieux viser la tête, ou grimpent sur la potence pour envoyer le salaud au gibet et applaudir de près la chute du pendu.

Kamel Daoud n'est pas seulement "l'homme révolté" que l'on croit avoir cerné, c'est l'homme pressé que l'on ignore. Pressé de voir un nouveau monde, il tente de tuer l'ancien, l'agonisant qui, refusant de mourir, empêche l'émergence du nouveau. D'où les malentendus qu'il suscite parfois. Les polémiques qu'il cultive. Il va trop vite. Il marche vite. Il réfléchit vite. Il écrit vite, stakhanoviste jusqu'à l'obsession. Il y a de l'urgence dans son écriture autant que dans sa vie. Et cette façon d'être est certainement liée

à ces années de cendres, à ces années de guerre, la nouvelle et l'ancienne.

Pressé d'en découdre avec le passé. Le présent. La tradition. Le sacré et tous les "Un" qui ont menotté ce pays : Un parti. Une pensée. Une langue. Un dieu…

En vingt ans, son écriture s'est affinée, sa pensée affûtée. Mieux, elle s'est affranchie chaque jour d'une nouvelle frontière, d'un nouvel obstacle, d'une immuable sacralité.

Audacieux instinctif, d'affranchissement en affranchissement, qui certainement commença avec le village, la famille, la religion, et toutes ces valeurs-boulets qui peuvent empêcher de penser librement, Kamel Daoud franchit les derniers remparts de la citadelle d'un pays engoncé dans la mythologie du passé, il s'affranchit de l'Histoire. Le sacrilège de trop.

Et c'est en cela qu'il est dans l'inédit. C'est en cela aussi qu'il crée de l'incompréhension. C'est en cela que son discours est en totale rupture. S'affranchir de l'histoire pour penser, c'est sûrement sa plus grande audace. C'est aussi sa plus grande faiblesse, sa grande fragilité, un peu son talon d'Achille.

Il refuse d'être otage de l'histoire coloniale quand tout le récit national est tissé autour de cette notion. Nous avons décolonisé un pays, il nous reste à décoloniser son histoire. L'histoire est un héritage à préserver et à revendiquer en tant que tel, pas un pénitencier à fortifier. J'essaye depuis quelques années d'esquisser une réflexion autour de cette question. Peut-on réfléchir à la liberté, au monde de demain, en restant dans la cour de la prison coloniale ? Comment être libres si nous refusons de sortir de cet univers carcéral ? Nous serons toujours colonisés tant que notre rapport à l'histoire elle-même n'est pas décolonisé. Et c'est ce que tente peut-être Kamel Daoud. C'est ce qu'il expérimente à ses dépens. Il transgresse le récit national. Ce n'est pas un hasard si l'insulte suprême, celle qui trône au-dessus de toutes les autres, reste celle de la "trahison".

Parce que la seule trahison, la seule qui soit réellement inscrite dans la génétique de l'imaginaire collectif, est celle qui renvoie au récit national de la guerre de Libération. Mais la guerre est

finie. Et c'est ce que nous dit aussi Kamel Daoud, qui s'est évadé de la prison depuis plusieurs années. Un homme libre… jusqu'à preuve du contraire. Et en homme libre, la pensée constamment en fuite, il faut qu'il évite les autres prisons. Toutes les prisons. Il est nécessaire pour lui et pour nous qu'il reste ce fugitif. L'homme des grandes évasions.

S. A. S.,
Alger, novembre 2016.

L'EXERCICE DU VIF

Les textes qui suivent sont une sélection un peu particulière. Il aura fallu, en effet, proposer des chroniques "lisibles" à la fois pour le lecteur algérien et le lecteur étranger. Il aura fallu faire des choix sur un gros corpus de près de deux mille textes rien que pour les années 2010-2016, des prémices des soulèvements dans le monde arabe jusqu'aux jours présents. Choix difficile : comment rester dans les parages des actualités, compter sur la mémoire des lecteurs encombrée déjà par les hypermédiatisations, les lassitudes ou les brouhahas éditoriaux qui accaparent ? Comment choisir une chronique, éviter la redondance, garder le vif du trait alors qu'il s'agit d'une actualité morte ? Comment résister à la tentation de se donner raison sur certaines analyses en choisissant la chronique qui sied à la clairvoyance supposée du chroniqueur, et éviter celle que démentent les faits ou qui illustre une analyse erronée ? Comment faire des choix dans un immense essaim de chroniques écrites partout, pendant vingt ans, à la hâte, dans le cru et le vif, au cœur des actualités brûlantes hier et oubliées aujourd'hui ? Ce fut un peu la gageure, comme on dit. C'est aussi que la chronique en Algérie est un art en soi. Née, un peu, durant les années 1990, elle s'installa comme un exercice journalistique libre, très libre, supplantant l'édito et affirmant, par une voix un peu *off*, les positions des journaux et des élites contestataires. On était en pleine ouverture des années 1990, après la chute du mur de Berlin et celle du parti unique, et la liberté bruissait dans les textes. Des journaux indépendants se constituaient en pouvoirs, sous le nez des *Pravda* de cette époque en Algérie, et une génération en viendrait à l'incarner. La chronique, exercice d'insolence

juvénile, se pratiquait alors dans la marge, avec l'excès du style, la personnalité du chroniqueur qui y affirmait un ton mais aussi une fronde, liés à sa vie et à sa culture – un genre quasi littéraire, polémiste souvent. La chronique devint, par mes aînés et mes amis, une sorte d'espace d'enjeux où l'excès de la métaphore s'alliait à l'audace du dénonciateur des régimes et des violences subies. Il en naquit un lectorat fervent, accro presque, identifiant le signataire entre mille autres, attendant la formule du jour, sensible au ludique du style et à la rébellion du signataire. Un art qui, contrairement aux arts patients, s'exerçait au rythme fou du quotidien. Et qui marqua la presse algérienne.

Exercice du vif, semblable à la razzia antique de nos terres. Contestations, démonstrations, dénonciations. Écrire une chronique par jour vous impose, aussi, une discipline, une sorte de mode veille permanent, constant et tellement attentif. Une vigilance secrète que l'on développe peu à peu. Vous vous levez avec une partie de votre cerveau qui flaire les parages, cherche l'idée dans la tourbe, s'attarde sur des parfums ou des traits de visages, sur des lignes d'actualité. Chacun, dans ce métier, avait ses artifices pour contrer le blanc de la feuille : regarder, par exemple, le JT stalinien de la TV algérienne provoquait toujours un effet de rejet riche en mots et déclamations. Rien n'est plus inspirant que l'esthétique redondante de la dictature et ses produits dérivés (langue de bois, célébrations figées, TV, discours, candidats, factotums d'administrations, élections, etc.). D'autres cherchaient l'inspiration (cette vieille secrétaire du siècle, démodée comme les timbres) dans les fréquentations nocturnes, les excès, la lecture de journaux ou les comparaisons des bilans, le loufoque universel, le livre rare (on s'adosse à la littérature pour commenter le monde), ou le vide national d'un pays coincé entre un régime mort-vivant et des islamistes en armes ou en mode caché. Le vide comme esthétique ? Oui, car les meilleures chroniques sont celles justement où on n'a pas d'idée, de thème préconçu au matin : silencieux et disponible, on se retrouve à commenter le vide, l'oisiveté nationale. C'est dire le réel, les façades d'immeubles, la vie quotidienne, les cafés, les traits et la rareté des arbres au pays des généalogies par exemple… etc. Tout vous ramène à ce récit

national, algérien, toujours en écriture, long comme une rivière ou un bras retombé, qui traverse le détail et le monument. Ce sont ces textes qui provoquaient le plus d'émotion, bâtis, paradoxalement, sur le renoncement et l'attention. Revenant à des sujets comme l'urbain, l'âme ou le vieillissement sans sens.

La chronique était belle par l'inconvenance, à l'opposé du convenu des autres genres journalistiques. On ne pourra jamais l'expliquer facilement toutefois, durant les années 1990, la chronique algérienne était jubilation face à la mort et l'ennui mais servait aussi de célébration. Lieu du lien bref entre l'actualité et la métaphysique, la philosophie et le démantèlement du slogan politique, la réflexion sur l'architecture et la décolonisation, la femme et les vols d'oiseaux, l'islamisme et l'érotisme. L'écriture de la chronique algérienne devint du coup commentaire sur le temps, un lien ludique et libérateur entre le lecteur et le journal. Art du fait non divers, justement. Cela assouvissait un peu le souvenir du dazibao dans un pays fermé et en guerre, mais gardait les charmes d'un commentaire en bas de page de l'actualité, mêlant érudition, approximation, dérives, dépassements, artifices et explosions de sens. Et dans un pays qui manquait de la liberté de dire, de lire ou de regarder, ravagé par les massacres et les attentats, cela devint spectacle. Les chroniqueurs algériens étaient célèbres, enviés, usés, insupportables et grandiloquents. Un peu les surréalistes du coin, haltérophiles de l'absurde national.

C'est dire combien l'écriture haletante participe de cet esprit d'irrespect et de révolte. Écrire une chronique par jour vous mène à le faire dans la hâte, la vitesse, le sens de la formule développée comme un tir à l'arc, le lapidaire, le bref et l'outrancier. Cela donne une syntaxe brisée, des métaphores qui brassent l'algérien, langue des sens, et le français, langue du sens, ou l'arabe libéré du carcan des siècles. On s'y installe dans la jactance mais aussi dans l'affirmation belle de la liberté. Exercice de style et de sens qui a ses solutions magiques. Je me souviens, en effet, de mes débuts de chroniqueur vers 1996 : laborieux, peinant sur la longueur et le mot, gêné et, à la fin, éreinté. Jusqu'au jour où, assis seul dans la rédaction du *Quotidien d'Oran*, j'ai abouti par un raisonnement absurde à cette évidence : les Français sont partis depuis très longtemps, mes maîtres d'école ne sont plus là, je suis

libre, je peux écrire comme je veux, personne ne me surveille, cette langue est mon intimité et mon champ de dissidence. Ce fut un moment de soulagement presque physique, sensuel. J'y ai gagné ce délice permanent de l'écriture, cette jouissance sans fin d'exercer une liberté absolue et amusante, délivré par une évidence. C'étaient les années 1990, années sombres, de guerre et de cadavres mais, curieusement, années des sens, des dons, des sensualités violentes et des excès d'alcool et de routes consommées pour voir le pays blessé. On commençait une journée par le bilan d'un massacre pour la finir sur le prénom d'une femme ou des révoltes pleureuses. Mais dès ce moment, depuis ce verset intime, je sus que j'allais écrire longtemps, avec bonheur. Et cela me mena à un autre excès, "alimentaire" : écrire beaucoup, partout, répondre à la peur mais aussi jouer sur la corde raide, me venger du mutisme et de l'incapacité de dire. Écrire partout, m'amuser à jouer à cache-cache avec les pseudonymes, récolter des dinars, pousser le délice jusqu'à la frénésie secrète de l'érotographe. Durant les années 2000, j'ai atteint cette fréquence inédite de cinq textes par jour, pour différents supports. Ma méthode était la recette vicieuse du paresseux appliqué : j'entamais un premier texte que j'interrompais au second paragraphe, pour en commencer un deuxième et un troisième. Je revenais alors vers le premier pour me reposer du troisième et ainsi de suite. Deux heures plus tard, j'achevais les cinq chroniques dans une sorte de jubilation de l'homme masqué. Maladie des sens et de l'ego, je crois.

Ce furent des années de liberté absolue, sans le poids de la visibilité médiatique, sans surinterprétations, procès et excès de sollicitations ou de pendaisons publiques. Belles années. Écrire à la fois dans une langue si peu étrangère, consacrée par l'apprentissage presque solitaire, intime, en posséder la liberté et jouir de ses synonymes qui accentuaient les révélations. Éclairer les plis du quotidien étouffant entre le minaret et la caserne, mais y convoquer les grands livres, les belles images encore debout dans le vent, les débuts de romans, les grandes philosophies qui résonnent. La chronique est aussi un vaste roman, elle est la même, toujours, réécrite, sentie, vécue d'abord comme une mélodie avant d'aboutir au sens. Je ne l'anticipais presque jamais, la laissais venir au

bout de la langue, l'écrivais en même temps que le lecteur : en la découvrant. Toute la ruse du paresseux était d'en jouir en même temps que de l'écrire, pour ne pas l'épuiser, s'épuiser et dégrader la récréation en emploi de bureau. Je soignais souvent, toujours, le titre car, dans l'étalage de la page, je savais qu'il était un peu ma chance unique d'être distingué parmi la cohue typographique. J'ai commencé la chronique à un âge très jeune et j'ai vite compris que le style était une nécessité pour me distinguer du lot, garder mon salaire et ma place et ma voix mais aussi m'imposer auprès d'un lectorat et créer un charme ancien. Le style devait être un équilibre, une signature mais pas un excès. Juste, bref, percutant mais non contraint. L'espace de la chronique est petit, il faut y développer la concentration du penalty. Le roman étant le match et ses 90 minutes, avec la foule bruyante. La chronique est un produit dérivé du souffle suspendu, ou coupé. En théorie. Car la vérité est que j'étouffais physiquement, entre un régime qui ne savait pas mourir mais seulement tuer et se célébrer dans l'inceste, et une vision du monde cadenassée par la religion, triste comme une réponse sèche à mon attente. J'avais la sensation physique, depuis mes vingt ans, de vivre dans une impasse, prisonnier. Et autant le style comme digression que la colère servaient ma révolte ancienne, tenace. Il fallait être algérien, avoir vingt ans entre le parti unique et le dieu unique pour comprendre ce qu'est la vie après la mort, dans le pays "au-delà" comme je le désignais. J'éprouvais une intolérance physique envers mon monde que seule l'écriture permettait de surmonter, brièvement. J'ai rêvé de ne jamais cesser d'écrire, parfois, ne jamais lever la tête ou interrompre le son du clavier, juste pour mieux réordonner le réel et le rendre plausible comme émerveillement. Le peut-on, dans un pays où le but est d'être libéré, pas d'être vivant ? Mes sujets étaient des obsessions car liés à ma condition, ma liberté : la femme, la sexualité, l'islamisme, l'architecture, l'Histoire contraire à la présence au monde, le dieu escamoté par le dogme, etc.

C'est cette généalogie, cette vanité, cette décennie algérienne devenue mondiale avec l'extension universelle du mal et du meurtre au nom de Dieu, qui expliquent ce style incorrect, dur et

irrespectueux des convenances grammaticales. Ce coup de foudre d'encre dans le blanc. La sélection présente garde les styles d'origine, refuse les corrections rétrospectives. Publier des chroniques longtemps après la mort de leur actualité vous expose donc à un jugement qui peut être injuste : on ne décode pas facilement la référence, la raison, et surtout le corps du texte. Il faut lire pourtant ces textes dans l'ordre dérobé d'une conversation, et pas comme lecteur d'un roman ou d'un essai.

La chronique n'est pas seulement commentaire de l'actualité mais aussi commentaire du temps. Un peu la prétention reconvertie de la philosophie. S'y ajoute, à l'analyse du fait, la résonance des lectures et des interrogations, de la littérature, du brassage profond entre le fait et le sens. En Algérie, l'accaparation des éléments est tragique : les islamistes ont dérobé le ciel et vous en interdisent l'accès sauf avec leur métaphysique et leurs dogmes ou leurs attentats. La terre est la propriété du régime, ses apparatchiks, martyrs, cimetières, anniversaires et dates. Reste le feu à écrire, ou l'eau de la mer à traverser. Résumé très vite. La chronique permet donc cette réflexion ouverte, publique sur le sens face à des voleurs d'existence : les dictatures molles et ces nouveaux fascismes à visage de versets et d'intolérance à la vie. Au-delà de l'exercice politique. La femme y traverse le champ de l'angoisse, aussi dévêtue qu'un dieu pressenti et le corps y est scribe d'une langue inconnue, le drapeau signale une guerre ou une gare et le politique y est noces grises et tristes à ausculter et la prière se pratique pour sauver le ciel de sa chute. La chronique, ainsi vécue, m'a permis de continuer à interroger mon monde, à haute voix, sans peur, ni tabou. Autant que mes aînés. Et cela se conclut par l'admiration de milliers de lecteurs dans le pays, leur soutien, présence consolante, leur amour aussi. Contrepoids discret et enthousiaste aux minorités adverses. Solidarité des gens éprouvant le même étouffement, la même colère, le même espoir, le même rêve de souveraineté. Des gens nombreux et que je rencontre toujours, dans les rues de mon pays, souriants.

J'ai pratiqué ce métier comme on accomplit parfois la prière, mais tourné vers les miens et ma terre.

Avec le temps, vinrent la clairvoyance, l'affirmation de ma propre liberté, irréductible. Dire le mal en soi et chez les siens. Et, tournée vers le monde, la chronique retrouva le Mal, le même, sous d'autres formes. Et provoqua malentendus et enthousiasmes. Et là aussi, il fallait revenir à soi, au principe de liberté, et agir selon ce désir puissant d'être indépendant, ne devant rien à personne que l'entière disponibilité de soi pour les siens. Malentendu mais aussi terrible loi de l'écrivant devenu universel par Internet, pour des lecteurs repoussés aux cantonnements et aux particularismes de leurs terres et crises : comment dénoncer l'islamisme sans servir les causes malveillantes du rejet des autres en Occident et ailleurs ? Comment proclamer l'altérité comme lieu de réflexion entre les jérémiades du Sud et les indifférences sophistiquées du Nord ? Comment dénoncer et dire ? Comment appeler à résister au Mal, à traquer en soi ses signes escamotés sous le prétexte de la communauté, de la religion ou de la spécificité culturelle, sans tomber dans l'offre de service aux radicalités d'en face ? Comment écrire sans être sommé ? Comment faire ? Un article publié dans un journal italien puis dans d'autres pays, avant d'aboutir dans les colonnes d'un journal en France, en sera l'illustration : j'y affirmais ma conviction, que je maintiens, que notre lien à la femme, au corps et au désir, est le lieu exact de notre douleur, souffrance subie et imposée. Il sera mal lu, retenu à charge pour faire mon procès. Il sera défendu, salué et encouragé, jusqu'à l'excès, par d'autres. On me reprochera d'avoir raison mais d'avoir osé le dire à haute voix et en Occident, pas dans le champ complice de l'entre-nous. Au cœur de la tempête médiatique, j'ai compris que les réactions révélaient plus sur l'état malheureux de notre époque, ses divisions et ses replis sur soi, que sur ma personne. Au nom de l'anticolonial, on versait dans le déni, au nom de la religion ou de la communauté on défendait l'indéfendable et au nom de l'alliance inconsciente et irresponsable entre les deux, on m'interdisait le droit de penser par moi-même, d'être libre et de l'être parmi les miens.

J'ai alors décidé de prendre du temps. De le reprendre. Ce sujet majeur de la chronique, l'interroger en soi pour dégager de nouvelles certitudes et donner des socles aux convictions. Changer

d'instrument mais pas de musique. Écrire mais me garder vivant pour les miens, aimant et désirant l'amour comme gravité, de retour vers mes vieilles passions de lecteur. De lecteur dans un petit village où les livres étaient si rares, durant mon enfance, que j'ai rêvé de devenir écrivain rien que pour continuer des romans jamais lus, des livres rêvés, indisponibles, à paraître dans quelques siècles.

La chronique est donc un art majeur en Algérie, signant le retour féroce du journalisme d'opinion, un exercice de style et de sens, de trébuchements, d'accidents de langue et d'interrogations insistantes.

Que j'ai voulu partager.

K. D.,
Oran, novembre 2016.

2010

DÉCOLONISER LE CORPS, LA LANGUE ET LA MER
Samedi 17 juillet 2010

C'est peut-être face à la mer que l'on ressent le mieux cet enfermement de l'histoire algérienne dans les interdits immédiats du corps et ses libertés non retrouvées même après le départ du dernier colon en date. Une intuition trouble, encore floue, difficile à exprimer : celle d'une identité plus vaste que les polémiques immédiates, qui enjambe les colonisations, pas pour les nier mais pour dire qu'elles sont aussi mon histoire. Et cela vous revient d'un coup, ce qu'est être algérien, face à l'unique trace vivante de notre patrimoine : la Méditerranée. Pas n'importe quelle mer, mais celle-là justement. Et c'est face à celle-là que, brusquement, on réalise que rien ne nous oblige à vivre l'histoire du pays comme simplement une histoire de violences auxquelles répondent des cycles de rejets et des saisons d'armes ou de dénis. D'un coup, on réalise avec les immeubles coloniaux que la parenthèse française n'est pas quelque chose qui est venu "totalement d'ailleurs", mais qui "est à moi aussi", dans l'ordre de mon histoire et du matrimoine. Les immeubles, les architectures, les places publiques, les églises restantes, les synagogues effacées et les noms des rues et la vigne. Elles ne sont pas "françaises", mais aussi "à moi", partie de mon histoire. La colonisation comme la décolonisation sont des actes, les miens, que j'ai subis ou assurés et que j'assume aussi. La colonisation française est une histoire qui fait partie de l'histoire algérienne, et ce qui en est né est à moi. Et du coup, face à la Méditerranée, je remonte encore plus sur mes propres traces et je me heurte à cette évidence : si jusqu'à maintenant je n'ai pas retrouvé la Méditerranée, c'est parce que l'autre colonisation, "arabe", m'a interdit aussi de retrouver le corps, et ce jusqu'à aujourd'hui.

Le corps, le mien, c'est la seconde trace qui me reste de mon histoire méditerranéenne et africaine : le corps est commun ; c'est l'âme, qui est une solitude, qui cherche la compagnie de l'invisible.

Tout corps d'homme est à vivre à deux.

C'est notre loi. Et, du coup, je retrouve, je revendique, je m'honore, je m'enrichis de ma période ottomane et de ce qui en reste et qui crève les yeux dans nos langues et nos habitudes et qu'on ne voit pas, curieusement. Et ainsi de suite. Jusqu'aux pierres romaines où Albert Camus a cru voir les restes des vrais habitants de ce pays alors qu'ils étaient à ses côtés. D'ailleurs, Camus a vu juste mais a compris faux. Les noces sont possibles dans notre pays, Tipaza est algérienne et sa période romaine est mienne, pas la preuve d'une origine "externe". Pourquoi un ex-Égyptien se réclame-t-il tout à la fois de l'islamité, de l'arabité, sans cesser de faire commerce avec les ruines de ses pharaons et moi, je dois avoir honte de mes ancêtres romains, des immeubles coloniaux, des expressions ottomanes, des arts culinaires andalous, des murs espagnols, des langues amazighs, de mes oliviers et de mes danses ? Le chroniqueur se souvient de ses manuels scolaires comme on se souvient d'une maladie : une histoire qui nous fait remonter à Oqba Ibn Nafi, puis au vide d'un lot de terrain avant lui où nous étions en attente d'une "activation" religieuse et d'un destin fast-food. Rien de ce qui est en moi de romain, d'amazigh, d'ottoman, d'espagnol ou de français et d'arabe. Rien de ce qui fait de moi cette algérianité face à la Méditerranée. Pourquoi dois-je vivre mon histoire comme une maladie de peau ou une préhistoire coupable alors qu'elle est un immense arbre magnifique qui me suffit pour avoir une adresse ?

Et c'est venu comment ? Sur une plage, face à la Méditerranée interdite au corps par le tabou maladif du religieux et du repli sur de fausses origines. C'est en regardant l'Algérien, femme ou homme, malade et gêné par son propre corps, que l'on comprend qu'il a été libre et que, depuis le départ du dernier colon, c'est son propre corps qu'il n'arrive pas à libérer, à rendre à la nature, à accepter et à retrouver, à affirmer par la conquête et le muscle tendu, à lancer dans l'orbe des victoires. Face à la mer, celle-ci et pas une autre, le chroniqueur a compris, obscurément, qu'on est encore malade à cause de l'histoire qui nous vole la terre et le

corps. Le corps n'est pas encore algérien autant que son histoire. Il y a une autre décolonisation à assurer : celle du corps, justement. En expliquant que la colonisation n'est pas une histoire venue d'ailleurs, mais aussi une partie de moi. Que mon corps, je n'ai pas à le cacher pour le sauver, ni à le détester pour aimer l'invisible. Et c'est là, dans la confusion, dans des sortes de noces camusiennes à base de parasols et pas de colonnes romaines, que le chroniqueur a compris le cap de ses futurs : retrouver la Méditerranée, le corps et la langue, la vraie. Les trois pistes laissées par nos ancêtres, les vrais.

LA FIN D'UN MOIS D'UNE RARE VIOLENCE
Lundi 13 septembre 2010

Le ramadan a été meurtrier, violent, hallucinant de violence et de corruption, absolument inhumain. On a volé, tué, agressé, frappé, menti sur les prix et sur les âmes. Mais on a aussi prié, veillé à supplier Dieu, financé *Les Chevaliers du Coran*, diffusé des chants religieux et expliqué que l'islam est à nous et que les autres sont contre nous. À la fin, même la grâce présidentielle, ce droit de libérer des prisonniers que la Justice a emprisonnés, n'a concerné que les "candidats au casting des *Chevaliers du Coran*" à l'exclusion de toute autre forme de bonne volonté (par exemple avoir créé un satellite ou s'être converti à l'humanisme ou aux œuvres d'intérêt commun). Cela prouve quoi ? Une seule chose : l'islam se porte mal, l'islamisme se porte bien, et même très bien. Car l'islamisme est une maladie de l'islam. Comme l'intégrisme est une maladie de la vérité et la vérité est une maladie de l'exactitude scientifique. C'est la seule explication possible de cet état de schizophrénie que vivent le pays et son peuple et son État devenu mystique avec l'âge de son président. C'est ce qui explique qu'on a beaucoup de mosquées, peu de librairies, énormément de cotisants pour les tapis de prière et peu d'immeubles propres, beaucoup de fatwas et pas un seul règlement interne respecté, beaucoup de gens qui prient et de rares personnes qui respectent l'interdiction de fumer, même dans les rédactions des journaux.

Reste que ce n'est pas un problème national mais une dérive mondiale. En exemple, la dernière affaire de l'autodafé du Coran. Un pasteur évangéliste américain annonce vouloir brûler le Coran, le monde d'Allah entre en colère, le reste du monde entre dans la peur ou la tristesse devant ces intolérances. À la fin, le

pasteur se rétracte et l'affaire finit sans meurtre, ni Coran brûlé, ni pages volantes. Sauf que ce ne sont pas la tolérance, ni le respect mutuel, ni le dialogue, ni les appels de part et d'autre des "cultures" qui ont gagné. Ce sont les extrémismes. Chez nous, dans la planète d'Allah, cela a renforcé ce sentiment paranoïaque que le monde "ne respecte pas notre religion" et que c'est une guerre de religion qui a cours, même si Obama dit le contraire. Même si le Coran n'a pas été brûlé, c'est l'islamisme ambiant, passif ou en actes, qui en ressort victorieux, "martyrisé" et donc martyr et avec la preuve "qu'il a raison et que l'Occident est un mal en puissance". Cela est aussi valable chez les autres : chez les fondamentalistes évangélistes et les messianistes iraniens ou israéliens religieux, il y a désormais ce sentiment qu'il s'agit d'une défaite à effacer, que les "musulmans" s'imposent par la force, la ruse, la menace "mondialisée" et que c'est une guerre pas une "différence". Ce genre de cinéma d'extrémistes occidentaux renforce terriblement, chez nous, le sentiment de la paranoïa et donne de la vigueur aux recruteurs islamistes. Si on y ajoute des nationalismes en crise de vieillesse et de mystique, des présidences inquiétées par l'au-delà, la sous-scolarité du monde "arabe" et la remontée des archaïsmes au nom d'Allah, cela vous donne des sociétés malades, talibanisées, violentes et capables de vivre un mois de jeûne dans la violence la plus dure avec la proclamation que ce mois est un "don de Dieu".

Selon les anciens alchimistes, le monde se compose de quatre éléments : la terre, l'air, le feu et l'eau. Ceux qui vivent de l'eau sont des pêcheurs, ceux qui vivent de la terre sont des agriculteurs. Ceux qui vivent du feu sont des métallurgistes, des industriels ou des fabricants de machines. Et ceux qui vendent de l'air ? Ce sont les extrémistes de toutes les religions, les bavards et les politiciens. Pas les aviateurs qui offrent les cieux avec seulement un peu de kérosène.

LE DIALOGUE D'UN ANCIEN MOUDJAHID AVEC UN POTEAU

Lundi 20 septembre 2010

"… Partout où je vais, ce peuple ne me pose qu'une seule question. Avec les yeux de ses enfants, les yeux des adultes, dans les livres, sur les poteaux. Partout où je vais, on ne me demande même pas mon nom, ni ce qui s'est passé le jour où la Montagne a grimpé mon dos, ni ce que j'ai ressenti quand j'ai tiré le premier coup de feu et que je me suis lié, à vie, avec mon premier cadavre, mon premier tué. Rien de tout cela. Personne ne s'en préoccupe aujourd'hui. Tout ce qu'ils veulent, c'est me poser cette affreuse question qui n'a même pas la politesse d'attendre une réponse. C'est une question piège qui ne vous donne pas la parole mais vous la coupe et vous la retire. Elle est affreuse et me donne envie de remonter le temps à l'instant exact où j'ai cru avoir un Destin, et de le troquer contre une simple tasse de café ou un haussement d'épaules. Fallait-il libérer ce pays ? Aujourd'hui on peut acheter tout un peuple avec une livraison de viande congelée. Pas même un plan de Constantine ou des menaces. Juste une sorte de De Gaulle exportateur avec de fausses factures et c'est fini. Ah oui, la question ? Elle est simple : « Pourquoi tu n'es pas mort si tu es un vrai moudjahid ? » Tout le monde a l'air de m'attendre avec cette question au bout de la langue nationale : pourquoi je ne suis pas mort ? Car on a fini par faire accepter cette idée que ceux qui se sont battus sont morts et que ceux qui ne sont pas morts ont trahi ou se sont cachés. Je suis donc un cadavre qui n'a même pas eu la politesse de se décomposer. Je n'ai pas seulement raté ma vie mais, pire encore, j'ai raté ma mort. Si je crève aujourd'hui, cela ne corrigera en rien mon destin. Il fallait mourir avant, pas aujourd'hui. Cela, on ne me le pardonne pas. J'en suis arrivé à

ressentir de la culpabilité, de la honte et à ne pas oser croiser les regards, même ceux des enfants coriaces qui naissent dans mon dos pendant que je tente de m'expliquer avec la chronologie sévère de ce pays et son histoire nationale. Tout le monde me le dit : « Qu'est-ce que tu fais ici ? Tes copains sont de l'autre côté de la peinture du temps, et toi ? Pourquoi tu es encore vivant ? Tu ne vois pas que tu es une fausse note ? » Non je ne le vois pas. Enfin, je ne l'ai pas vu pendant longtemps. J'ai longtemps cru que les rôles étaient clairs : Dieu attend les morts, le peuple attend les survivants. Non, je me suis trompé. Aujourd'hui je me trimbale comme une sorte d'insolence, une impolitesse ridée, un hymne chanté par un dentier. Je me sens presque nu dans une foule, un peu comme si je me mêlais de ce qui ne me regarde pas : la vie, l'Indépendance, cette terre. Pourquoi tu es encore vivant ? Le pire, c'est que, parfois, celui qui me pose la question est si méchant qu'il double le châtiment par une fausse réponse : « Combien on t'a donné ? Combien t'as pris ? » C'est-à-dire avant l'Indépendance, pour ne pas mourir, et après l'Indépendance pour ne rien dire et ne jamais dénoncer. Nous avons chassé les harkis et, comble du châtiment, l'histoire nous a fait endosser leurs rôles qui consument les chairs. Je me sens donc en plus. Je marche. Et je me répète : c'est plus facile de tuer le colon que de tuer le temps finalement, après son départ.

Il n'y a rien à faire quand on libère un pays sauf le regarder partir, s'éloigner. Ou l'écouter vous expliquer que vous n'existez pas, qu'on ne peut avoir à la fois l'éternité et une rente, une pension et un hymne. Je ne sais pas quoi faire. Même Dieu l'a dit : les martyrs ont meilleur destin après la mort que les survivants. Est-ce ma faute ? Je ne sais pas. Je ne suis pas mort. Pas à cause de ma prudence ou de ma lâcheté, mais parce que la mort saute les lignes quand elle lit son livre, peut-être. Même mes fils ont cet air de me poser la même question : pourquoi je suis encore là, alors que tous mes pairs sont de l'autre côté à m'attendre, à me chercher, à s'interroger sur mon retard. En plus, je ne peux même pas me pendre ou me tuer. C'est honteux de le faire à mon âge, avec mon histoire et mon passé et ma foi et mes arrière-petits-fils. Qu'est-ce qu'ils vont penser ? Que j'ai quelque chose à expier ? Que non ! Je suis donc coincé : la France ne m'a

pas tué, la vie non plus, ni les voitures, ni la vieillesse. Je reste là et je n'ai pas de réponse. Un vrai combattant dans ce pays ne doit pas être plus âgé que ses petits-fils : il doit être mort à vingt-deux ans en 1958, n'avoir laissé qu'un fils et une seule photo qui fixera à jamais sa jeunesse et lui évitera tout à la fois les rides et les insultes. Pourquoi je suis encore vivant ? Je ne suis pas vivant, je suis coincé, renvoyé de toutes parts."

UNE GÉNÉRATION QUI IGNORE QUE LA FRANCE SE TROUVE EN SUÈDE

Mardi 21 septembre 2010

Invité avant-hier à Oran, Jean-Pierre Chevènement, un homme politique de la France d'autrefois ou peut-être même de demain s'il se présente à la prochaine présidentielle de son pays, a donc parlé. De l'Algérie selon l'histoire, de la France, des deux, de souvenirs, de l'islam et de la laïcité. Se sachant invité dans un pays qui a fait de la susceptibilité postcoloniale un fonds de commerce, il a été donc poli, consensuel, généreux, universaliste et pédagogue. La conférence, quoiqu'un peu trop "policée", était intéressante. Mais elle n'empêche pas la divagation au spectacle de ce spectacle : encore une fois, lorsqu'un politique français arrive en Algérie, même en "civil", il porte un message, se "souvient" du meilleur et admet le pire, mais retombe dans le même casting mental : il s'adresse à une Algérie qui n'existe presque plus, au nom d'une France qu'on ne distingue presque pas, dans le cadre d'une relation tellement usée et forcée qu'elle a fini dans le tic ou la manie musculaire. C'est vrai qu'il existe des Français nostalgiques de l'Algérie mais il existe, chez nous, encore plus compliqué, une nostalgie de la nostalgie. C'est-à-dire un regret de cette époque où la France et l'Algérie étaient dans le bilatéral pur et dur, en chiens de faïence, mobilisant intellectuels, passions et amertumes, cabrés dans le rapport de force et de dépendance, traitant et vivant l'histoire comme un corps et pas comme un livre. Une époque où il y avait l'Algérie, la France, puis le reste du monde. Et c'est ce qui fascine un peu lorsqu'on écoute un politique français en "retraite" provisoire venir parler en Algérie : ce décalage entre la tradition d'une passion consacrée et le réel qui ne s'occupe plus de ce souvenir que comme artifice. Car, quel

est le "pendant" de ce discours qui mêle analyse, appels, un léger *mea culpa* et un vœu de voisinage où la Méditerranée ira jouer le rôle d'un intermédiaire plus ancien que les ancêtres de chacun ? Le *harrag* en premier lieu, l'islamiste, passif ou actif, en second, l'habitant du Sud, en règle générale. Ici, en Algérie, la fabrication d'une loi pour demander des excuses à la France a emballé autant que le fait un peu le discours "bilatéraliste" de l'autre côté, c'est-à-dire très peu : la France est déjà un pays "fondu" dans la géographie de l'Occident vers laquelle se dirige l'immigrant, clandestin ou pas, que déteste ou fait semblant de détester l'islamiste et où le pauvre du Sud veut s'installer. Chevènement ou d'autres ont toujours l'air de s'adresser à une génération FLN dans un pays peuplé par une génération TPS et une génération al-Qaida. À l'inverse, chez nous, on veut tellement exacerber le souvenir de la guerre que tous ont compris que c'était une ruse pour remonter le temps et le bloquer à un épisode précis : le temps où l'actuel régime était jeune, beau, avait une arme, toutes ses dents, du sens et une vraie histoire glorieuse. De part et d'autre, il y a une sorte de curieuse troisième nostalgie : celle d'un rapport algéro-français post-décolonisation. Les politiques français et beaucoup de leurs intellectuels ne peuvent pas parler d'autre chose, les "nationalistes" algériens ne veulent pas entendre autre chose.

Fallait-il attendre autre chose cependant ? Non. Sauf que ce nouveau rapport entre l'Algérie et l'Occident, où la France n'est qu'un personnage de second rôle, n'est pas encore décrypté ni perçu comme fondateur du présent et une grande grille pour lire l'avenir. La France parle un discours d'avant les années 1990 et les nôtres répondent par un discours d'avant 1962. Ce qui s'est passé depuis 1990 est à peine pris au sérieux, constitue peu un discours d'actualité ou un objet d'études et est évacué comme fait divers. C'est comme, par exemple, s'attarder sur l'époque andalouse pendant que les barques clandestines se dirigent vers Alicante. La France, malgré les millions d'Algériens qui y vivent, est un pays étranger, membre d'un Occident de destination ou de récriminations. C'est un pays qui a ses laïcs, ses islamistes, ses crises d'identité et de mémoire, ses problèmes. On peut suivre ce que dit ce pays pour tenter de comprendre, sauf que les préambules sur une époque morte sont parfois trop longs. On voudrait

tant écouter des jeunes absolument étrangers et donc agréablement intéressants et pas une époque morte. Trop de Français capables de nous apporter la contradiction heureuse ou l'analyse profonde tombent dans ce revers quand ils débarquent en Algérie : ils deviennent pèlerins malgré eux. Comme les nôtres deviennent des "anciens combattants" quand ils se sentent obligés de leur répondre. Gaullistes contre FLNistes en arrière-garde dans un monde de satellites, de *harraga*, de multinationales, de djihadisme et d'élan du corps, du muscle vers la liberté, d'argent, de violence, de fantasmes et d'exclusion. "Voulez-vous aller en France ?" "Pas spécialement et seulement si ce pays se trouve en Europe", répondra l'immigrant des temps modernes. La France peut se trouver en Suède si besoin est.

AVILISSEMENT GÉNÉRALISÉ
Mercredi 29 septembre 2010

À Mostaganem, l'une des plus grandes vagues de départ de *harraga* a été enregistrée les deuxième et troisième jours après les fêtes de l'Aïd. Près de deux dizaines d'embarcations avec des dizaines de voyageurs. La plupart seront interceptés cependant à "l'atterrissage" par les gardes espagnols qui n'avaient pas congé ce jour-là, comme chez nous. D'autres périront en mer, comme raconté par leurs amis à cause de la surcharge. Selon des témoignages recueillis par le chroniqueur, des bagarres à l'arme blanche avaient éclaté au moment de l'embarquement entre les "clients" : les passeurs ont été obligés de recourir à la surcharge. "Jusqu'à vingt-six personnes par barque", nous raconte-t-on. Les morts ont été nombreux et la mer les rapporte, depuis une semaine, vers le rivage national comme elle les a emportés. C'est un genre d'histoire qui se passe dans le pays de l'ombre et des morts. Car comme l'Égypte des pharaons, le pays possède un pays des vivants et un autre des morts. On passe de l'un à l'autre, selon la mythologie, avec une barque et un guide. Le corps y est embaumé, l'âme pesée et jugée.

Pourquoi parler de l'Égypte et la lier avec les *harraga* ? Parce que dans l'ex-Égypte d'aujourd'hui, des Égyptiens ont marché contre Moubarak, il y a une semaine. Des milliers d'Égyptiens qui sont descendus dans les rues pour dénoncer l'intronisation annoncée du fils de Moubarak après son père. Ils ont marché dans ce pays où la police peut violer un inculpé, où on torture, où on tue et où la dictature "formule arabe" a atteint des sommets de ridicule et de férocité. Des Égyptiens ont protesté dans la rue malgré la matraque et l'état d'urgence. Chose que nous ne faisons plus chez nous, que nous n'osons plus faire. Depuis quand les

Algériens ne sortent-ils plus dans les rues pour demander plus de démocratie ? Depuis vingt ans. La raison ? Il y en a plusieurs : le traumatisme terroriste, l'état d'urgence (nouvelle appellation synonyme de dictature dans les pays du Tiers Monde), etc. Des milliers d'analyses ont été faites sur cette momification de la société algérienne par ses pharaons. Il en reste cependant une dernière : celle dite de l'avilissement.

Si en effet les Algériens ont été d'abord punis pour le vote des années 1990 puis frappés, dispersés et réduits à des comités et des émeutiers, cela n'a pas suffi. Depuis deux décennies, ils subissent un processus d'avilissement qui les a conduits à conclure à leur propre inexistence, à leur autodénigrement.

On a vidé leurs partis, acheté leurs élus, fermé leurs places publiques, pris en otage leurs journaux, on a dépecé leur histoire nationale et privatisé leurs moyens d'expression. À l'époque, on disait "État policier" pour parler d'un État fervent de la surveillance policière et des atteintes aux libertés. Il y a comme un plus, aujourd'hui : État-biographie qui ne veut plus entendre que lui-même. Une sorte de fonctionnement de l'État avec pour seul but d'avilir ce peuple et pas seulement de le surveiller. L'une des plus incroyables conclusions après une grande guerre de libération et des années de lutte pour une démocratie réelle, c'est que tous, élite, peuplades et retraités du régime, n'attendent plus le changement que par les péremptions de la biologie. Il y a une fatigue générale du lutteur pour les libertés et une envie d'avoir la paix du mouton chez le reste du peuple. Il y a donc un lien entre la capacité de marcher dans son propre pays et le nombre des *harraga*. Les Algériens n'émigrent pas : ils s'enfuient. Légalement, quand ils ont un visa et donc dans la discrétion, ou sur des barques, quand ils n'ont pas d'autre voie. Les Algériens s'enfuient. Ce n'est plus notre pays mais la villa de quelqu'un qui nous a signifié qu'il ne veut pas de nous, qu'il nous méprise et qu'il ne nous donne à manger que pour mieux nous voir nous rabaisser dans le geste de la mastication.

CE POUR QUOI JE VAIS ÊTRE PRÉSIDENT DE CE PAYS

Dimanche 3 octobre 2010

"… Il n'y a pas d'autres choix : c'est une histoire que m'a racontée un ami car Kateb Yacine l'a racontée. On lui avait demandé (à Kateb ?) pourquoi il ne pouvait pas vivre comme les autres, avoir une maison, un salaire, un extrait de naissance et des chaussures distribués par l'État. Pourquoi se sent-on parfois obligé de se battre pour la liberté après la Libération, s'opposer, dire « non », dénoncer, au prix même de son confort de tous les jours, de sa vie, de celle de ses enfants ? Pourquoi se sent-on responsable du reste du monde ? La vérité c'est qu'on ne se sent pas responsable du reste du monde plus que les autres : on n'a pas de monde et même pas ce petit morceau du monde que le monde vous doit. La réponse a été que, comme tout le monde, Kateb voulait avoir une maison avec un jardin, une rue et un arbre. Sauf que pour avoir une maison pareille, il fallait avoir, au préalable, une terre, un pays tout autour, un sens. « On ne peut construire sur de l'eau », dit le proverbe.

C'est ce qui explique un peu le grand détour que font les grands hommes pour revenir chez eux : ils construisent leur chez-eux en commençant logiquement par construire un pays. Ce n'est pas du destin, simplement une logique de maçon. Donc pour avoir une maison, un arbre, un bon salaire, un peu de respect aux guichets de l'Administration et le droit de parler à la télé, il faut commencer par avoir un pays et non pas commencer par avoir un logement. Que faire d'un logement hors duquel vous n'avez pas le droit de vous promener avec votre femme en lui tenant la main, ou de laisser vos enfants jouer au bas de l'immeuble sans craindre pour eux ? Que faire d'un jardin s'il n'a pas la surface entière de

votre pays ? Que faire d'une maison si vous ne pouvez pas vous sentir libre et heureux dès que vous en franchissez la porte ?

C'est ce qui m'amène à mon histoire : j'ai décidé de devenir président de la République, tôt ou tard, car c'est le seul moyen d'être citoyen de mon pays, d'avoir un pays et donc une maison chez moi. Une fois élu, je fabriquerai, enfin, un pays à partir de son indépendance et je rentrerai chez moi pour labourer ma terre. Je jure que ce n'est pas un caprice mais la conclusion d'une longue réflexion sur ma vie. J'ai attendu que ce boulot de maçon soit fait par les partis, les hommes d'affaires, les services, les anciens généraux, les élections, l'émeute ou l'attente, mais j'ai vite compris : ma vie est courte et mon envie est grande. Autant me fabriquer le pays que je veux moi-même au lieu de l'attendre. Est-ce possible ? Oui. Je sais que je n'ai pas fait la guerre de Libération, que je risque de finir comme Benflis, que je n'ai pas les « Gens de la décision » derrière moi, que je suis un inconnu né après 1962 et donc pas né du tout, qu'il faut de l'argent, un parti, une patte blanche, un souffle long et une formidable capacité à créer le consensus sans inquiéter personne, et enfin une durée de vie capable de surmonter les verrouillages administratifs, mais je n'ai pas le choix : ce que je veux, c'est une maison et puisque je ne peux pas avoir une maison dans un pays qui n'existe pas, je vais commencer par construire un pays. J'y imposerai la modernité, le respect de la femme, l'algérien comme langue officielle, la séparation de la mosquée avec la fainéantise et une histoire nationale qui remonte aux nuits du temps et jusqu'au moment de mon battement de cœur. Je ne plaisante pas : je vais me lancer, même si je n'ai que quarante ans, mes chaussures et ma voiture. Je n'ai pas le choix : je n'ai rien à perdre. Je ne vais pas attendre de mourir pour mieux vivre et me présenter et faire l'histoire, ni que la Constitution change, ni qu'on me le permette, ni que la règle du jeu soit autre. Le seul moyen de vivre dans ce pays c'est de le construire, et le seul moyen de le construire, c'est d'en être le président et faire ce travail de maçon que ne savent pas faire les anciens combattants. Je serai président à cause de mon désir d'avoir une maison."

PRENEZ LE JOUR, RENDEZ-NOUS LA NUIT
Lundi 4 octobre 2010

Qu'est-ce que la nuit nationale ? C'est la moitié perdue du pays. Depuis les années 1990, la nuit n'a pas la nationalité algérienne. Pendant ce temps, qui n'est pas un temps, le pouvoir se contente d'assurer des rondes de police et de surveiller les ambassades et les résidences d'État et les chauffeurs de véhicules retardataires. Donc, ce n'est même pas la moitié du pays, mais une sorte d'espace perdu, un terrain vague où les lois sont suspendues et l'histoire rendue à sa préhistoire. La nuit, les nuits algériennes font peur, on s'y hâte de rentrer chez soi, de s'enfermer. Ce n'est pas un moment pour "sortir" mais pour "rentrer". Tous les Algériens ont vécu cette sourde peur de circuler de nuit dans leurs propres villes qui ne leur appartiennent pas pendant cette parenthèse. Depuis la guerre civile des années 1990, la nuit nous a été enlevée. On ne s'y amuse pas, on y a peur, on s'y hâte. Les femmes y sont pourchassées, volées les uns aux autres, entourées puis mises dans des sachets et emportées vers les montagnes. Malgré une ministre transfuge des démocrates et quelques milliards, le pouvoir n'a pas réussi à peupler la nuit, à la rendre habitable et à y ouvrir des magasins, des soirées, des concerts et des vitrines. Tout juste des milliers de lampadaires dans tous les villages du pays et qui seront vite cassés. La raison ? Elle est claire : on n'a pas encore trouvé ce consensus national qui permet à un pays de laisser sortir ses femmes dans la nuit sans les perdre. C'est encore un "pays du bras", de la force, de la violence. Des milliards ont donc été dépensés pour repeupler le pays pendant le jour, mais la nuit reste un domaine de l'instinct et du rapt.

Pourquoi en parler ? Parce qu'on l'a tous vécu : le soir, quand la nuit tombe et l'humanité aussi, les places publiques et les jardins

sont investis par les fous, les alcooliques, les sniffeurs de colle, les agresseurs errants. Même les centres-ville, cœur de l'urbanité et des villes arrachées aux colons, n'appartiennent pas au peuple : on y entend des hurlements, des gens qui courent, une mâchoire qui demande un prénom, etc. Cela fait peur. Pour le pouvoir et les conservateurs, on a réussi à déposséder l'Algérien de la nuit et il ne reste que le jour. C'est déjà ça quand on veut enfermer un peuple, absolument.

Pourquoi ce sujet, donc ? Parce qu'avant-hier, à Oran, certains ont tenté le coup de rapatrier la nuit aux habitants de la ville : "Nuit Blanche" sera un programme lancé par un centre culturel et quelques enthousiastes proches. L'APC d'Oran y sera invitée pour aider à rendre la nuit aux Oranais mais elle se dérobera à la dernière minute : "À cause du nouveau wali qui devait être installé" et donc de cette culture qui veut qu'on ne soit obligé de s'occuper de ce pays que durant le jour. La nuit, il faut dormir. Sur la liste des acteurs de cette opération, il ne restera que des cafés "libanais", quelques Algériens, des groupes de danse et de musique, des animateurs et des expositions. Tant bien que mal, un morceau de la nuit a été arraché aux ténèbres pour être rendu aux habitants. L'effet sera d'avoir fait rêver de ce pays si on n'avait pas connu les années 1990, les coups d'État, le socialisme et l'islamisme. Sauf que cela n'a duré qu'une nuit, une deminuit à peine. Le lendemain, le pays nocturne devait être rendu à ses propriétaires féroces : le pouvoir, le gyrophare, le malade mental, l'errant sans maison, l'agresseur et la femme pourchassée. Mis à part cette nuit-là et les derniers jours du ramadan, la nuit algérienne reste un monde sauvage et un pays sans loi. On pourra lancer de grandes autoroutes, importer des avions et des Suédois, cela ne servira pas à faire de nous un pays fréquentable et moderne tant qu'on n'a pas reconquis la nuit algérienne pour la redonner aux Algériens.

LE MANIFESTE OU "QUAND LA BOUCHE CRACHE SUR SA PROPRE LANGUE"

Dimanche 17 octobre 2010

"… Un peuple qui n'a pas le droit à sa propre langue, qui ne peut pas la parler, qui est poussé à la traiter comme un cri de singe et à la dévaloriser comme un bégaiement, est un peuple malade, pas un peuple muet. Car un peuple qui ne parle pas sa propre langue quand il s'adresse à lui-même ne pourra pas saisir les objets, faire plier le réel à son désir, nommer, donner une géographie à son histoire, et vice versa. Et lorsqu'un peuple ne peut pas nommer les choses, il ne peut pas les réinventer, transformer les cycles des saisons en roues, la pesanteur en vapeur. C'est-à-dire que quand un être vit chez lui comme un muet, le monde lui est sourd. Car quand un peuple traite sa langue comme un dialecte, il se traite lui-même comme un personnage secondaire dans une histoire qu'il cède à quelqu'un de plus fort. On abdique par la langue, et c'est dans la langue que l'identité se réfugie quand elle n'a plus de terre. C'est ainsi : toutes les grandes histoires des petits peuples qui sont devenus meilleurs ont commencé par la langue : c'est ce qui permet d'avoir le centre du monde dans sa paume, de lever des foules, de redonner confiance et naissance et de s'approprier le cosmos. Même Adam, le Père des fondations, a commencé par nommer les choses avant d'avoir des enfants. Et le jour où, chez nous, la langue de l'Algérien ne sera plus traitée comme un ramassis d'accidents de l'histoire, ou comme une sorte d'amalgame entre l'emprunt et la déformation, le jour où on acceptera cette vérité qu'un peuple sans langue n'est pas muet mais aveugle et que nous ne serons jamais rien sans notre langue, sur notre terre, ce jour-là, on viendra enfin au monde, on se réveillera, on commencera par saisir les choses, identifier ce qui nous

a longtemps entourés comme un parage inutile. Le jour où les formulaires seront en algérien, les livres, les chants, les JT, les discours de nos politiques et nos affiches et documents, ce jour-là, nous serons enfin algériens et nous commencerons enfin à bâtir le pays en commençant par l'essentiel : donner nos noms et nos verbes à notre terre.

Bien sûr, cela viendra avec le siècle, pas avec les ans : les colonisations ont été dures et les plus violentes ont été celles qui nous ont convaincus que nous n'existions pas sans les colons et leurs croyances. C'est notre Moyen Âge à nous que ce moment, mais il finira par se résorber. Un jour, on parlera algérien en Algérie et nous serons enfin guéris de cette sensation de ne pas être chez nous, de vivre une sorte de pays secondaire, de ne pas toucher les objets ni les posséder ni les changer. Nous serons guéris de l'échec et de l'infériorité et du déni de soi. C'est ce qu'ont fait les Arabes il y a quatorze siècles, lorsqu'ils se sont réveillés : ils se sont donné une langue et ils l'ont sacralisée. Et c'est ce qu'ont fait les Romains avant. Ou les Turcs tout récemment. Une langue, c'est quoi en effet ? Il est faux de croire que c'est ce qui relie la bouche à l'oreille ou l'homme à son voisin. La langue, c'est ce qui relie une nation à son univers. À l'univers. L'homme a inventé la langue pour ordonner son monde, le peupler, en atténuer la frayeur primitive et se souvenir – et donc atténuer la mort par la mémoire. On enlève à l'homme la mémoire, le courage, l'ordre et la force quand on lui dit que sa langue est un dialecte ou une langue « de la rue ». On tue la nationalité lorsqu'on la sous-titre.

Cette langue, l'algérien, est pauvre aujourd'hui, faible, détestée ou réduite. On a tué ses poètes, dispersé ses premiers dictionnaires, vidé ses mots et déformé les noms qu'elle a donnés aux villes et aux villages autrefois. Il lui manque le « Pouvoir » et la reconnaissance et, un jour, elle commencera à s'enrichir. C'est une langue pauvre ? Oui : donnez-lui le monde et elle nommera et dénommera les objets et les êtres un par un. L'Algérie se réveillera donc le jour où elle coupera le lien avec les langues mortes et s'apercevra qu'il n'y a rien de honteux à être soi-même. Les pays de l'Occident ont éteint le Moyen Âge et se sont éveillés au sens de l'histoire le jour où ils ont compris qu'ils pouvaient parler leur langue et pas le latin de l'église, et qu'ils pouvaient le

faire sans détruire l'Église, ni les cieux, ni le sacré ni le passé. Ce qui sera détruit, c'est la rente qu'assure toute langue « sacrée » à ceux qui en vivent, ceux qui se réclament de la divinité en disant qu'elle parle leur langue et ceux qui sont payés pour enseigner une langue morte. La fin du latin en Europe n'a pas été facile et s'est faite dans la violence et l'audace. L'Église était riche des rentes que lui assurait d'abord sa langue sacrée, qui excluait la plèbe en la réduisant à des serfs inaudibles. Qui réduisait la voix à un marmonnement et la mémoire à de la rumeur et la parole à un dialecte. Tout cela, nous l'avons, nous le savons, nous le vivons : chez nous, un clergé de la culture « authentique » et de l'idéologie de l'élite, de la *khassa*, prescrit une langue morte en nous imposant la fausse idée que notre langue à nous ne vaut rien et que donc nous non plus ni nos actes ne valons rien.

Malek Haddad avait raison d'être malheureux de vivre entre deux langues, sauf qu'il se trompait d'épouse en accusant sa maîtresse : son butin de guerre était certes le français, cependant sa langue d'origine et de réel n'était pas l'arabe classique mais l'algérien. Il l'avait au bout de la langue mais il était aveugle à force d'être sourd."

VARIANTES OISIVES SUR LE MYTHE DE SISYPHE

Jeudi 28 octobre 2010

Parce qu'il trompa les instincts profonds, les lois de la nature ou les dieux grecs (leurs anciens synonymes), un homme qui s'appelait Sisyphe a été condamné à pousser vers le haut d'une colline un énorme rocher qui irait rouler vers le bas dès que le but serait atteint, et ainsi de suite. Sans fin. Pas même la mort, car le châtiment a lieu après la mort justement.

Albert Camus en fit un mythe encore plus moderne et l'illustration de la condition humaine absurde, à l'exception de la dignité de l'effort. L'homme est l'homme, et le rocher son univers : condamné à faire n'importe quoi, le plus longtemps possible, dans un monde qui n'a pas de sens. Fascisante illustration qui laisse deviner un abîme de variantes.

On imagine par exemple un Sisyphe croyant : il refuse de pousser la pierre, y sculpte un dieu et s'agenouille devant lui pour que la pierre roule d'elle-même, sans effort, dans le calme miracle de la transgression de la pesanteur. On imagine aussi Sisyphe refusant de pousser la pierre : il s'assoit en haut de la colline et attend que quelqu'un passe, comme le font les tiers-mondistes depuis les décolonisations. Ou le contraire : il s'assoit en haut de la colline, colonise un pays, prend ses hommes et les oblige à pousser la pierre à sa place comme le fit l'Occident. On imagine encore la grosse pierre roulant sur Sisyphe, le tuant sans le faire mourir, l'écrasant et lui passant dessus sans fin pendant qu'il essaye de se relever, comme c'est le cas de tous ceux qui vivent dans des pays sales, pauvres et méchants et sans droits de l'homme ni démocratie. On imagine, enfin, un Sisyphe plus intelligent : il s'attaque à la colline pour l'aplatir au lieu de pousser sans fin

une pierre. C'est la solution de l'Occidental, la source de son développement technologique qui va de la pioche au satellite. On peut aussi trouver un genre de Sisyphe qui, pour échapper à son sort, dynamite la pierre en se dynamitant lui-même par une ceinture d'explosifs au nom d'Allah ou de Jéhovah ou de Jésus combattant : la peine étant liée à la pierre, on ne peut changer sa condition qu'en y mettant fin et en la refusant. Une sorte de fast-bouddhisme à la TNT.

Il y a aussi des Sisyphe encore plus malades : le genre de celui qui s'interroge sans fin sur le poids de la pierre, le diamètre de la colline ou la nature de la gravité. Est-ce que la pierre a un poids ou est-ce que la colline a une fin ? D'où vient la pierre et où va la colline ? Un Sisyphe politicien irait s'asseoir au sommet de la pente et ferait un discours à la grosse pierre pour la soulever avec sa langue ou la convaincre de rouler dans sa paume.

Une énigme : que fait donc Sisyphe quand il dort ? Il se retrouve sous ses propres paupières, avec une autre pierre et une autre colline : les dieux ont veillé à fermer la brèche du côté du sommeil comme du côté des herbes hallucinogènes.

Dormir n'est pas une solution contre l'absurde. C'est une reconduction de la condition humaine, mais sans le muscle et la mobilité. D'où des éclairages plus nets sur des questions bêtes et méchantes : avec une barbe, on ne pousse ni plus rapidement ni plus lentement sa pierre. Avec un livre, on peut la caler un moment, le temps de se donner des raisons. Avec une corde, on ne fait pas mieux : face à l'univers, on est seul. Avec une machine, la pierre devient plus grosse et la colline plus difficile. Même la géologie n'y peut rien : la pierre est explicable mais pas plus transportable.

Dernière question : pourquoi le mythe a fait de Sisyphe un homme ? Et un homme seul ? Parce que chacun l'est, intimement. Le rocher de Sisyphe, c'est comme les toilettes ou la mort ou la naissance ou l'amour (c'est-à-dire l'essentiel) : on peut n'y aller que seul et ne pas en revenir parfois. Rien ne permet de porter la pierre à la place de l'homme : ni les livres célestes, ni les prêcheurs, ni les idéologies de masse, ni la fuite en avant. Seules peuvent aider des décisions d'homme : la foi, le sens de la dignité, le défi face au vide ou la transgression de la solitude par le chant ou l'entraide.